

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 19 JANVIER, 1878.

NO. 12.

LE LOUISIANAIS.

JOURNAL OFFICIEL

DE LA

Paroisse St. Jacques.

PUBLIÉ CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchoupioulas St., No. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension:—Just Comes, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Mouton.
Nouvelle-Ibérie:—Auguste Girod.
Vacherie:—Morris Fattel.

FEMME ET ENFANTS.

—Pour élever ton âme
Dans les cieux triomphants,
Tu n'auras point de femme,
Tu n'auras point d'enfants!

Tu vivras solitaire,
Chair morte, cœur fermé,
N'aimant rien sur la terre
Et n'étant point aimé.

Car la femme est mensonge,
Ou mieux fragilité;
Car la femme, un songe,
Est une absurdité.

Dieu seul est adorable,
Dieu seul est radieux;
Le reste est misérable,
Le reste est odieux.

—Cependant, homme austère,
Terrible et décevant,
Je suis fils de la terre,
Et mon cœur est vivant.

Entre la femme aimée,
Un doux rayonnement,
Une âme parfumée,
Un front pur et charmant.

Et l'enfant, tête blonde,
Innocence, candeur
Admirable et profonde
Ignorant la pudeur.

Car Dieu nous veut ensemble,
Dans un divin milieu,
L'un peut bien, ce me semble,
Aimer et servir Dieu.

J. G.

REPUBLICAINE OU COSAQUE.

I.

Est-ce que le vieux Napoléon, ce lui qui fut trop grand parmi les empereurs de la terre, aurait dit vrai sur son rocher de Sainte-Hélène?

L'Europe sera-t-elle républicaine ou cosaque dans cinquante ans?

Certes, si l'Europe n'est pas encore russe ou cosaque, n'ayant pour républiques que la Suisse et la France, en est-elle absolument loin, et la menace contenue dans la prédiction napoléonienne serait-elle autre chose que le rêve d'un esprit inquiet et tourmenté?

La Russie grossit, grandit et s'étend d'une façon vraiment formidable.

Le colosse russe devient alarmant. Ce n'est plus un simple monstre. Il est doté d'une singulière et puissante volonté, et ses deux bras énormes sont sur une redoutable pensée d'ambition et de domination. Il est également jeune.

Il ne traite plus, comme au temps de Napoléon et d'Alexandre le lourd et honteux bonnet du serfage et de l'esclavage. Il a marché depuis 1815, et marche à grand pas. Jusqu'à un certain point, dans une certaine mesure, sous l'action du siècle et du progrès, il s'est mis à la hauteur de l'esprit moderne et de la civilisation européenne. Il n'a plus rien d'asiatique, et ses Cosaques dont Plietman est un capitaine régalier, ne sont plus fauves et féroces que sur les champs de bataille. La Russie, en vérité, n'a pas l'air

bien sauvage aujourd'hui, et son allure a même quelque chose de plus fier, de plus héroïque et de plus chevaleresque que l'Allemagne de Bismark. Il faut lui reconnaître une certaine distinction de bonne famille et de haute race. Avec une merveilleuse aptitude et un rare talent d'imitation et d'appropriation, communs du reste aux races naïves, jeunes et fortes, elle s'est promptement modernisée et européanisée. Ce n'est plus un ours avec un bonnet d'astrakan sur la tête. Elle n'ignore rien de ce que connaissent ses voisins et ses voisines, qui ont dix fois son âge et vingt fois son orgueil. Elle a appris vite et créé de même. Ses flottes, ses armées et ses généraux, qui nous étonnent, émerveilleraient Pierre-le-Grand et Catherine. Ses villes, hier bourgades, sont aujourd'hui nombreuses, industrielles et vivantes. Ses vastes champs, cultivés par des hommes presque libres, la mettent à l'abri de la misère et permettent à sa population de se doubler et de se multiplier sans crainte. Son empereur, plus éclairé que Guillaume, réformateur et grand Russe, esprit généreux et courageux, a fait une œuvre pour laquelle les hommes et Dieu le béniront, s'ils ne l'ont déjà béni. Ses ex-sérfs, penchés sur la glèbe, mais qu'une main brutale ne pousse plus, travaillent, remercient et pensent. Ils sont dans l'aube, et leurs enfants seront dans la pleine lumière. Quant aux loups, ces innombrables bandits de la steppe, affamés, hurlants, audacieux jusqu'à l'impudence, ils disparaissent comme le serfage. On chante l'opéra à St. Pétersbourg comme à Paris, et les salons de la ville impériale, transportés à Paris, la ville universelle, seraient de bon goût, de bon ton et presque d'un atticisme français. Les femmes russes, soit dit en passant, — et la femme fait l'homme — sont remarquables par la beauté. Elles ont un caractère de distinction et de noblesse qui annonce la race supérieure. Elles savent aimer, et on peut les aimer. Don Juan, le cynique héros du plus grand des débâchés de la poésie anglaise, serait tout honteux de la déceance et de la moralité qui règnent au Palais d'Été et au Palais d'Hiver, et s'enfuirait au plus vite sous les somptueuses demeures de Londres et de Piccadilly.

Le czar de Russie est pape de son empire. Et c'est là une idée comme une autre, plus originale, après tout, que l'idée anglaise et la papasse britannique.

II.

Oui, la Russie a grossi et grandit. Il est vrai que la France, l'Angleterre, l'Italie et la Turquie, il y a bientôt un quart de siècle, l'ont rattaché aux sentiments des convenances et lui ont infligé une leçon occidentale. On connaît la guerre de Crimée et le traité qui en fut la conclusion. L'Allemagne, à cette époque, n'existait pas encore, et le vieil équilibre européen était un dogme. Mais la Russie vaincue, ou plutôt blessée au pied, subit bravement et philosophiquement l'opération. Sa défaite n'était ni une honte ni un abaissement. Elle était seule, et ils étaient quatre. Ses pertes n'avaient rien de sérieux et d'irréparable. Il lui suffisait, comme elle l'a dit elle-même, de se recueillir.

En effet, elle s'est recueillie. Et pendant que l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la France se portaient des coups retentissants et occupaient l'attention du monde, elle se préparait pour la lutte et l'œuvre qu'elle vient d'entreprendre.

Œuvre formidable et moscovite! Œuvre pour laquelle elle a merveilleusement choisi son heure! Car son audacieuse tentative, jusqu'à présent couronnée de succès, n'a pas encore rencontré une opposition et une protestation en Europe. Les quatre alliés de la guerre de Crimée, pour une raison ou pour une autre, sont restés muets. Sont-ils encore alliés? Quant à l'Allemagne, devenue alliée, et reconnaissant du silence de la Russie pendant la guerre franco-prussienne, elle est bien certainement l'amie du czar. Il y a quelque chose de sombre et de ténébreux entre les deux puissants empereurs. Le panslavisme donne la main au panslavisme. Le vieil équilibre détruit doit être reconstruit à la fantaisie et selon la volonté de deux maîtres absolus.

Qui ne le sent et ne le comprend? Et c'est pour cela que la Turquie est seule, isolée, abandonnée dans sa résistance héroïque. Nul ne fait entendre un mot pour elle. La France ne le peut, l'Angleterre ne l'ose. L'Autriche, directement intéressée au démembrement de la Turquie, peut-elle l'oser davantage? Quant à l'Italie, elle n'a pas besoin de compromettre pour les autres la grandeur de son unité récente.

La Russie peut donc, ayant l'Allemagne pour elle, poursuivre son œuvre hardiment et sans crainte.

La Turquie doit être une victime. Rien ne peut la sauver. Si cette guerre ne l'emporte pas tout entière, c'est que la Russie ne le voudra pas; mais les débris ou les restes seront si peu de chose que la guerre d'Orient sera virtuellement terminée. Après tout, il est bon d'en finir avec une nation qui n'est plus une nation, avec un peuple qui n'est plus un peuple, avec des Turcs qui ne sont ni catholiques, ni protestants, ni grecs, ni européens, et dont la présence est une honte pour la civilisation et pour l'Europe. Constantinople, ville du premier empereur chrétien, ne peut rester une ville musulmane. Chassons-en le barbare, l'étranger, l'asiatique et le Turc. Elle est au vainqueur, au libérateur des Slaves et des Grecs, au glorieux czar de toutes les Russies. Il faut y transporter la statue équestre de Pierre le Grand et la statue non équestre de Catherine. C'est là justice.

Qui dit non quand la Russie dit oui, et quand l'Allemagne, prête encore à s'agrandir à l'occident, approuve par son silence?

Aussi la Russie, avec une fierté superbe et une désinvolture admirable, répond-elle aux notes et aux timides observations des cabinets: Je conclurai l'armistice à ma guise, je signerai la paix selon ma volonté, j'accorderai un vaincu ce qu'il me plaira de lui accorder, et je ne permettrai à aucun intermédiaire de négocier pour moi un traité de mon omnipotence. N'ayant rien dit hier, vous n'avez rien à dire aujourd'hui. Quant à signer, si vous y tenez absolument, signez comme témoins. Mais vous n'avez pas la parole. N'est-ce pas logique?

III.

Et l'Angleterre? En voilà une qui doit se mordre les bras jusqu'aux coudes. Cupide, avide et égoïste, d'une politique sans générosité, n'ayant d'alliés et d'amis que ceux de l'intérêt personnel, comme l'Angleterre est cruellement punie à l'heure présente!

Car elle ne peut dire à la France, comme hier: Allez vous faire tuer pour moi sur les murs de Sébastopol.

La France n'a plus de sang à verser pour les intérêts anglais. Elle lui a jamais valu l'alliance anglaise de Louis Philippe et de Napoléon III! Hier, au douloureux jour de l'épreuve, quand la France était frappée, ébranlée, menacée dans sa vie de nation et de peuple, c'est que l'Angleterre s'est quelque peu émue? N'a-t-elle pas été silencieuse jusqu'à l'infamie? N'est-il même pas permis de croire qu'elle s'est intérieurement réjouie? Si on lui eût dit, comme à Pierre et pour le Christ: Vous êtes l'un d'eux — elle aurait certainement répondu: Je ne connais pas cet homme!

En vérité, il importait peu à l'Angleterre que la France, son alliée d'hier, héroïque alliée de Sébastopol, fût soufflée, condamnée, crucifiée et dépouillée par des larrons d'Allemagne. C'était un puissant voisin de moins. On n'avait plus besoin de lui, ou tout au moins on croyait n'en avoir plus besoin.

Car il serait bon, n'est-ce pas, que la France fût bien vivante aujourd'hui? Si elle était forte, armée et prête, avec la nature qu'on lui connaît et l'héroïsme qui est sa foi, elle ne permettrait point aux forts d'écraser les faibles. La Russie parlerait moins haut. Ce n'est pas une douteuse civilisation ou une barbarie à moitié civilisée qui ferait la loi à l'Europe. Un empereur, pour haut qu'il soit, ne renierait pas la carte à sa fantaisie et pour la plus grande gloire des empereurs et des despotes. Les principes de liberté, de justice et d'honneur persisteraient plus dans la balance que tous les mensonges de la diplomatie et toutes les épées primant le droit. Il y aurait en Europe une épée pour le droit, une épée pour la justice, une épée primant la force de Bismark ou d'Alexandre. Ce ne serait peut-être pas le salut de la Turquie, car la Turquie a des comptes à rendre à la civilisation; mais ce ne serait assurément point l'omnipotence de l'Allemagne militaire et de la Russie despotique. La Hollande ne serait point menacée, ni la Belgique, ni le Danemark, ni la Suisse, ni d'autres. On respirerait plus à l'aise, et un air plus sain. On se sentirait dans la voie du progrès et de la démocratie. L'Angleterre elle-même, tranquille, rassurée, traitant à sa mode, libérale à l'intérieur, presque républicaine, ne passerait point par toutes les trames et tous les frissons de l'iniquité, de la peur, de la terreur et peut-être de la lutte. Il y aurait équilibre matériel et moral partout. Les rois seraient sans audace. Ils n'entreprendraient rien d'insolent. Car il faut certains morts ou certains sommeils, croyez-le bien, pour certaines tentatives. Et qui donc, je vous prie, s'oppose présentement à ce que la Russie et l'Alle-

magne, avec leurs forces immenses et combinées, n'ayant point de révolutions intérieures à craindre, étant le panslavisme national et le panslavisme non moins national, se partagent l'Europe à leurs souhaits? Où sont les résistants, les opposants, les canons à faire taire leurs canons, les armées à écraser leurs armées, les peuples à imposer silence à leurs peuples? Car la Russie et l'Allemagne, ne l'oublions point, sont l'une et l'autre deux formidables unités de race, de langue et d'étendue qui peuvent rêver le partage du monde. Il n'y a qu'une chose à leur opposer, puissante, il est vrai, car elle a pour elle l'avenir, mais presque désarmée depuis le désarmement de la France, et qui se nomme la Démocratie ou la Révolution.

Voyons, Angleterre, que dis-tu?

IV.

L'Angleterre ne le voudra pas. Ce n'est pas une question de principe et d'honneur pour elle, mais d'intérêt et d'existence.

Il faut donc qu'elle agisse. Il ne lui est plus possible de dire: Cela ne me regarde pas — Je n'ai rien à voir dans vos affaires — Arrangez-vous comme vous pourrez — Je vous vendrai à l'une comme l'autre des munitions et des armes — Vous êtes du continent, et je n'en suis pas.

Car l'Angleterre n'est apparemment isolée du continent européen, à Gibraltar, à Malte, à des actions de Suez, à Aden, à l'Inde et à la deuxième de l'Asie véritable. Une nouvelle puissance méditerranéenne, qui la confronterait en Asie et dans l'Inde, pouvant déjà la contourner par la Baltique et la Mer du Nord, serait sa mort ou son effacement.

C'est donc une question d'existence. Les intérêts majeurs sont engagés. La menace est sérieuse et formidable. Le temps est passé des indifférences, des ça-ne-me-regarde-pas et de la politique traditionnelle. Il faut parler, protester, faire valoir ses droits, se battre. *Dura lex, sed lex.*

L'Angleterre, après tout, est-elle faible, humiliée et soumise? Parce qu'elle a été l'égoïste, a-t-elle cessé d'être la force? Ne compte-t-elle plus? Si elle est lente à la résolution, n'est-elle pas, une fois résolue, d'une ténacité, d'une persévérance, d'une énergie admirables? Voyez-la dans sa lutte avec le premier empire. A-t-elle hésité, douté et faibli? Les armées, les flottes, les alliés, les millions et les hommes d'Etat lui ont-ils manqué? C'est un de ses amiraux qui blessa la France à Aboukir et à Trafalgar, et un de ses généraux qui la tua à Waterloo. Est-elle moins redoutable aujourd'hui qu'hier, et pensez-vous que le whig Gladstone ait moins soutenu de l'intérêt national que le tory d'Israeli? Son peuple et son aristocratie n'ont pas deux volontés, et John Bull est un bull dog. Ne vous y fiez pas. L'Angleterre n'est point entrée dans la voie des décadences, et la couronne d'impératrice des Indes est solidement fixée sur la tête de sa souveraine et de ses souverains. Si vous l'avez crue ébranlée, endormie du sommeil des indifférents, sans énergie, sans vouloir, sans force, sans moyens redoutables et nombreux, vous vous êtes trompés. Ses côtes sont à l'abri de vos tentatives, ses possessions sont bien gardées et ses flottes commandent les mers. Ce que Napoléon Ier. n'a pu faire, il y a plus d'un demi-siècle, la Russie et l'Allemagne réunies ne le feront pas.

L'Angleterre sait également que si elle est obligée d'entrer dans la mêlée, seule d'abord, elle y sera bientôt suivie par d'autres. Sa diplomatie ralliera les mécontents, ceux qui ont des griefs, ceux qui pensent aux revendications, ceux qui ne disent pas tout haut leurs espérances. L'Europe à l'image de Guillaume et du czar, absolue et despotique, est une Europe inacceptable à beaucoup. Est-elle même acceptable à tout autre qu'au czar et à Guillaume? L'Autriche, momentanément forcée au rôle de satellite impérial, mais se souvenant de Sadova, n'a point dit le fond de sa pensée. C'est avec bonheur qu'elle prendrait sa revanche.

Au reste, ne se sent-elle point sérieusement menacée? Croyez aussi qu'elle est prête, qu'elle s'est refaite, que ses armées ont le nombre, le poids et la valeur. L'Italie, de son côté, n'ira jamais se perdre ou s'écarter dans le groupe germanique ou le groupe slave. Elle ne verrait point d'un bon œil, toute désireuse qu'elle soit d'une part du gâtenure, l'apparition d'une nouvelle puissance et d'une puissance de premier ordre dans la Méditerranée. L'avenir de l'Italie, avenir démocratique et républicain, est celui des races latines. Au-delà des Alpes, qui sont sa frontière et sa couronne, dans la direction des empereurs d'Allemagne et d'Autriche, il n'y a que des ennemis ou des étrangers pour l'Italie de Humbert ou de la République.

V.

L'Angleterre va donc demander sa place au conseil ou la prendre au combat. Les prétentions hautes de la Russie ne sauraient lui convenir, et elle n'entend aucunement s'y soumettre.

Au demeurant, elle est prête pour les deux termes du dilemme. Elle n'a point attendu ces derniers jours pour s'armer. Quand les Russes tombaient sur les champs de bataille de Plevna, elle augmentait le nombre de ses soldats et de ses marins. Ses navires sont échelonnés, ses fils diplomatiques tendus, ses hommes d'Etat d'accord malgré une apparence de division. L'Angleterre n'est pas de celles qu'on prend sans vert. Elle a un pied dans la Grèce, un pied à Constantinople, une main invisible à Vienne.

Où, elle est prête pour les deux termes de l'alternative, que voici: Ou la Russie, moins haubaine, prudente et plus sage, tenant compte des observations et des conseils de l'Europe, se conformera au programme antérieurement annoncé par elle — et alors le traité de paix ne sera point le bon plaisir d'un vainqueur contre un vaincu. Dans ce cas, possible sinon nécessaire, la Turquie serait amoindrie, mais non supprimée. Les Bosniaques, les Slaves et les Valaques, peut-être aussi les Grecs, seraient dégagés de toute allégeance à l'endroit de la Porte. La justice et la civilisation le veulent. Il faut que les asservis soient affranchis. Espérons que l'affranchissement sera véritable par un protectorat russe ou une absorption impériale. Mais Constantinople, à aucun prix, ne saurait devenir une conquête et une possession russe. De quel droit? Les Turcs, à Constantinople, sont chez eux. Mahomet II prit cette ville en 1453, et les droits des Paléologues sont prescrits depuis longtemps.

Où la Russie, exaltée par son triomphe, enivrée par ses victoires, croyant le moment convenable pour réaliser l'antique rêve de Pierre-le-Grand, s'étant peut-être, avec l'Allemagne de Guillaume, partagé l'Europe en pensée, dira à l'Angleterre et aux autres: Je ne vous connais pas, je n'ai rien à faire avec vous; j'ai vaincu, j'ai conquis et je prends — et alors, je vous l'assure, les canons anglais partiront d'eux-mêmes. Les signaux de Portsmouth, ayant la réponse immédiate de Gibraltar et de Malte, chanteront à la minute la flotte de Bésika. Et si les Russes, les Balkans franchis, victorieux en Roumélie, s'approchent de Constantinople, ils y trouveront des soldats rouges, des artilleurs qui pointent et des canons disant: Halte-là! La flotte russe rentera hâtivement dans ses ports, n'osant plus mettre une voile au vent. Une puissante diversion se fera de tous les côtés. Si l'Allemagne se fâche, trouvant mauvais qu'on inquiète son allié et sa voisine, et tire son épée de combat, l'Europe aura conscience du danger. L'alliance des trois empereurs, en ce qui regarde l'Autriche-Hongrie, est un mensonge. L'Autriche hait la Russie et l'Allemagne, dont elle sent le poids. L'Italie, neutre d'abord, ne voyant point encourir l'inimitié de l'Angleterre, latine après tout et soucieuse de son avenir dans la Méditerranée, se prononcera à son tour. L'Espagne elle-même se mettra de la partie. Car la lutte aura pris des proportions effrayantes. Ce sera le Sud menacé par le Nord, par le despotisme, par quelque chose qui n'est point la civilisation. L'Allemagne et la Russie, malgré leur grandeur, malgré leur puissante organisation militaire, malgré les merveilles et les miracles de leur vigoureuse jeunesse, ne sont pas la civilisation. Leur grandeur n'est pas une lumière. Il y a de l'injustice et de l'iniquité dans leur ombre. Elles sont la force primant le droit. Par leur esprit d'agrandissement et de conquête, par leur militarisme formidable, en forçant l'Europe moderne à s'armer jusqu'aux dents, elles mentent au siècle, au progrès, aux grands principes de la liberté et de la démocratie. L'Angleterre, malgré son égoïsme et sa politique d'intérêt personnel, est plus libérale qu'elles. Si l'Angleterre est conquérante, elle l'est pacifiquement, par l'industrie, sans la boucherie des champs de bataille. Et son industrie est une des splendeurs du monde moderne.

VI.

Et la France? Restera-t-elle impassible et neutre, indifférente à la lutte, à l'écart de la conflagration générale? Personne ne le croit.

Ce n'est pas à la légère, au premier coup de canon de l'Angleterre, bien entendu, qu'elle entrera dans la mêlée. Tout en voulant faire l'œuvre des autres, elle n'entend pas négliger la sienne. Le malheur l'a rendu prudente. On lui a appris la sagesse, et l'héroïsme ne repousse pas le calcul. Mais comme elle est plus que jamais la France, c'est-à-

dire la démocratie et la république, le principe vivant et moderne, elle connaît son droit et son devoir. Elle ne permettra point l'iniquité. L'Europe, déjà trop arbitrairement et trop despotiquement modifiée, ne sera plus modifiée dans le même sens et par sa participation. Le silence de la France ne consacrerait point la doctrine russe et la doctrine allemande. Et si la France, comme démocratie et comme république, par tradition comme par nature, est bien plus que l'Angleterre le porte-drapeau de la civilisation et de la liberté dans le monde, car elle est l'esprit des hauts sommets et la pensée de l'avenir, la France n'est plus aujourd'hui la vaincue de 1870. Elle s'est recueillie, elle aussi. L'œuvre de réparation s'est faite d'une façon merveilleuse, au moral comme au physique, à l'âme comme au corps. Encore un jour, et les partis désarmés, soumis et confessant le patriotisme le plus élevé dans une foi commune, seront tous du présent et de l'avenir. L'esprit de conservation et de modération sera tout entier dans la république et pour la république. Mais on peut dire qu'à l'heure actuelle, grâce à un prodigieux travail intérieur, la France est redevenue une puissance militaire de premier ordre. Entrant aujourd'hui dans la mêlée, elle n'y entrerait point avec cent cinquante ou deux cent mille hommes, et son armée, expression du peuple et sortie de toutes les classes, n'est plus une armée de prétoriens. L'Allemagne le sait bien, et Bismark n'est point tranquille.

Certes, la France n'entend pas provoquer, menacer et se lancer dans des aventures inconnues. L'Orient même ne l'intéresse qu'indirectement. Elle permettra à la Russie et à la Turquie de vider leur différend comme elles le pourront. Elle désire qu'on la croie indifférente, insouciance et faible. N'a-t-elle pas dit avec la plus grande modestie qu'elle demandait son opinion, si on la lui demandait? Car elle est sur la réserve et peu soucieuse de montrer ses forces. A quoi bon? Attendez. Il ne faudra peut-être pas attendre bien longtemps. Mais si la Russie et la Turquie ne réussissent point à s'entendre, si la paix n'est pas signée au printemps prochain, si l'Angleterre, impuissante par la diplomatie, a recours à l'éloquence des canons et entraîne l'Allemagne dans le conflit, qui sera très probablement une conflagration générale, comme Bismark l'a dit lui-même, la France paraîtra au moment voulu et sera tout naturellement le *Deus ex machina* de la tragédie antique. Et c'est alors, au dernier acte de la tragédie d'Orient et d'Occident, après batailles, revanches et bouleversements, que la France, par justice personnelle, rectifiera ses frontières un instant méconvenues, et assurera à l'Europe, par justice générale, la paix, l'ordre, la liberté et la démocratie, qui sont la donnée des temps, la somme des progrès acquis et la résultante obligée de ce grand siècle révolutionnaire.

Car l'Europe, à la fin de ce siècle, et nous y touchons, ne sera ni cosaque, ni allemande, ni anglaise, ni italienne, ni même française, mais tout simplement républicaine. Et ceux-là ont dit vrai, disant que nos fils verraient cette magnifique pondération de deux continents nommés Etats-Unis d'Europe et Etats-Unis d'Amérique.

VICTOR-EMMANUEL.

Ans deux derniers siècles, le XVII^e et le XVIII^e, qui furent les siècles des parallèles selon Plutarque, on aurait certainement écrit le parallèle de Victor-Emmanuel et de Henri IV.

Car ces deux rois se sont ressemblés par plus d'un trait. Ils furent tous les deux bons compagnons, malins parents, vertueux, galants hommes et profonds politiques.

Le Savoyard du pays des marmottes n'est pas l'intérieur du Béarnais de Pau.

Si l'un a dit que Paris valait une messe, l'autre a pensé que Rome valait bien une excommunication majeure.

Et ils ont tous les deux, par leur courage, leur constance, leur finesse, leur esprit et leur patriotisme, créé les deux grandes patries qui se nomment l'Italie et la France.

Car la France était faite avant Louis XIV, et si la Fronde fut une plaisanterie, c'est que le Béarnais de l'édit de Nantes avait érasé la Ligue.

Quant à l'Italie de Victor-Emmanuel, créée en moins de vingt ans, et malgré le plus puissant des souverains du monde, elle est irrévoquablement faite. Rien ne saurait désormais prévaloir contre elle. L'unité italienne est un brouzet que le temps ne rongera point. Les Piémontais, les Lombards, les Vén-